



BOUCHE-À-OREILLE | CHRONIQUE PAR JP GÉNÉ

Des brebis et des hommes

C'est un déjeuner virtuel qui pourrait avoir lieu dans les alpages, avec le troupeau alentour, dans le bruit des sonnailles. Du jambon de la ferme, un morceau de fromage sec, le pain de la semaine et l'eau du torrent. Ils s'appellent Rémi, Victor, Sylvain, Jean-Pierre ou Maurice. Ils sont une dizaine, bergers salariés ou bergers éleveurs propriétaires de leurs bêtes. Des taiseux qui parlent rarement de leur métier, encore moins d'eux-mêmes et de leurs brebis. Michel Meuret, directeur de recherche à l'Institut national de la recherche agronomique (INRA), et Vinciane Despret, maître de conférences en philosophie à l'université de Liège, sont allés les écouter et nous rapportent leurs paroles dans un petit ouvrage.

La plupart ont connu d'autres emplois avant de choisir d'être berger par passion, « à la garde » de ces animaux trop souvent présentés comme stupides. Ils préfèrent dire « mal élevés ». Tels ces troupeaux qui leur sont confiés le temps d'une transhumance, qui n'ont jamais vu le chien ni les colines, gardés et nourris en prés

clôturés par des éleveurs avant tout soucieux de rentabilité. Dans ce cas, ils doivent composer, apprendre à connaître les bêtes, les observer, leur parler.

« SALUT LES FILLES ! »

La nuit, équipé de sa lampe frontale, Sylvain va parfois les voir. « Je parle, je chante et je marche doucement avec mes chiens aux pieds, je fais le tour du parc, quinze ou vingt fois s'il le faut. Et je me présente, salut les filles ! Moi c'est Sylvain. Là il y a Kumba, là c'est Rusty [les chiens]... Ce sont des psychopathes, ils ne supportent pas les moutons, donc va falloir faire attention à vous. » Au bout d'un certain temps, les bêtes sont en confiance, se mettent à le suivre, font le tour du parc au même rythme que lui mais à l'intérieur des filets. « Elles ont compris : ça, c'est notre berger ! Elles se font à ta dégain, à ta voix, à tes chiens, les odeurs, la manière de faire, les gestes, tout. » Ainsi s'établissent des codes qui permettent aux deux univers – celui du troupeau et celui du berger – de s'accorder.

Maurice raconte qu'un jour il croise son éleveur au niveau d'un

point. Il est à la tête de 1200 bêtes qu'il freine pour laisser passer la voiture et bavarder avec lui. « Tu sais ce qu'il a fait le troupeau ? Il s'est couché derrière moi. (...) Les bêtes, elles savaient où j'allais. Je ne les trahissais pas. » Les brebis ont attendu calmement la fin de la conversation avant de repartir.

« Créer une telle relation avec le troupeau, c'est énorme, tu vois ? »

Alors que le développement de l'élevage intensif a failli ruiner le pastoralisme, le regain des vocations de berger est un signe encourageant pour l'avenir d'un élevage à visage humain. Ces témoignages émouvants et sincères rappellent opportunément que la vie dans les alpages ne se limite pas à une guerre avec les loups et leurs défenseurs – absents du livre –, mais appartient à une culture ancestrale où l'homme et la bête savent vivre en bonne compagnie. ■

jpgene.cook@lemonde.fr

Composer avec les moutons, de Vinciane Despret et Michel Meuret, éd. Cardère, 150 pages, 12 euros.